

L'express de Noël

Autor(en): **Muret, Colette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 12

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'express de Noël

Un conte de Colette MURET

La grande aiguille sauta brusquement sur l'heure. Un long frémissement secoua le train allongé à côté du quai comme une fabuleuse bête noire. Basculant les reins, un cheminot en veston, le cou serré dans un foulard de coton rouge, se glissa hors des soufflets où il venait d'accoler la dernière charge de wagons. Sous les petits abat-jour noirs, les feux abricot brillèrent, qui annoncent que les freins ont été contrôlés.

Des gens chargés de paquets étincelants coururent le long de la rame. Dans la cabine de la locomotive, le mécanicien Martin ajusta d'un mouvement machinal le cadre mobile de sa feuille de route. Une portière claqua. L'œil rivé sur la petite palette rouge qui égrène les secondes, le chef de gare introduit sa clé dans la serrure minuscule. Puis, les mains au fond des poches, sautant les rails humides comme un coureur de haies, il s'en va rejoindre son bureau. Un train de plus. Un train de moins.

Dans la campagne blanche, la locomotive fonce en soufflant. Le grand vent froid qui vient du Nord tourne autour de ses flancs noirs. Au-dessus des rails luisants, la neige, soulevée par la vitesse, monte en colonnes tourbillonnantes. Le vacarme de la machine lancée à cent vingt à l'heure emplit la cabine. Mais le mécanicien Martin n'entend que son cœur qui bat lourdement contre sa vaste poitrine. Insensible au décor familier qui défile dans ses fenêtres, il ne prend pas son plaisir habituel à voir se découper à l'entrée des gares les carrés de lumière brillante des postes d'aiguillage où tourment des roulettes multicolores. Les hommes de voies en chapeaux cirés et lourdes pèlerines qui forment autour des cubes lumineux des aiguilles, des groupes romantiques de pêcheurs d'Islande, ne lui sont plus d'aucun réconfort. Les petites maisons des garde-barrières où il plongeait en passant un regard amical lui de-

viennent aujourd'hui hostiles. Sur sa route solitaire que l'habitude avait jalonnée de repères fraternels, il n'y a plus rien que sa rage, son désespoir et la montée terrible de sa haine.

Ce matin, pourtant, le mécanicien Martin était encore un homme heureux, sans ennemis et sans problèmes. En une seconde, comme arrivent les accidents, le malheur a fondu sur lui. Un malheur d'une extrême banalité, d'ailleurs, comme toutes les peines d'amour. On aime une femme — follement — on s'en croit aimé. Et puis on apprend qu'un autre vous l'a prise. En général, l'histoire se termine là. Martin l'a cru aussi. Mais, ce soir, quand il est venu prendre son service, en cette veille de Noël, il s'est aperçu que « l'autre » prenait « son » train pour rejoindre celle qu'il lui a volée. Il a compris alors que ni cet homme ni lui-même ni aucun des voyageurs ne verraient l'aube du 25 décembre.

Dans quelques instants, le mécanicien Martin va brûler le feu rouge qui l'avertit de l'arrivée, en sens contraire, du direct de 23 h. 59, celui que l'on appelle l'express de Noël. Il va lancer son train sur la voie unique à la rencontre de l'express de Noël. Il y est décidé. Irrévocablement. La pitié, la peur ni l'horreur n'ont plus aucune prise sur lui. Dans sa tête vide, des mots se cognent, toujours les mêmes, que scandent les roues à chaque tour : « L'empêcher d'arriver. L'empêcher, l'empêcher. »

Encore trente kilomètres. Le tachymètre oscille entre cent vingt et cent trente. Coiffés de calottes blanches, les poteaux télégraphiques montent à l'assaut de la locomotive, puis s'évanouissent, frappés de néant. Le tonnerre de la machine ne réveille pas d'écho dans la campagne glacée. Chassées par le vent mauvais, les étoiles ont disparu du ciel. La nuit morne pèse sur les rails noirs qui fuyent, sans se rejoindre, vers l'infini.

Encore cinq kilomètres. Brusquement tendu, le mécanicien scrute l'horizon où se découpera bientôt dans la brume la pastille rouge du signal. Sans diminuer sa vitesse, le train aborde maintenant la ligne droite au bout de laquelle les deux voies se rétrécissent pour n'en plus former qu'une pendant quelques kilomètres. Très loin encore, l'œil habitué de Martin devine plutôt qu'il n'aperçoit un minuscule point rouge. De toute sa volonté, il se retient de freiner et le sol tremble sous la course folle de la locomotive. Là-bas, le point ne cesse de grandir. Il semble à Martin, emporté par son projet dément, que la nuit tout entière s'embrace et flamboie. Des flammes écarlates dansent devant ses yeux. Pour échapper à cet incendie, il abaisse un instant son regard sur la voie. Et voici que se profile loin devant lui, entre les deux barres luisantes des rails, une tache claire, immobile.

Instinctivement, Martin a freiné. Son pied en se levant libère le dispositif qui actionne le frein automatique. Maintenant, de toutes ses forces, il retient et paralyse l'élan de la machine qui se cabre et gémit sous la poitrine de l'homme. Vaincue enfin, elle s'arrête à deux mètres de la tache qui n'a pas bougé.

Le mécanicien saute à terre. Et brusquement, sa poitrine oppressée laisse échapper un large rire. Couché sur le ballast, un petit veau le considère gravement. Un petit veau, si jeune, si frais, si doré, qu'on le croirait taillé dans une motte de beurre. Ses oreilles doublées de rose pointent drôlement de chaque côté de son dur petit front buté. Dans ses longs yeux liquides, il n'y a pas la moindre frayeur, seulement le candide intérêt qu'une petite bête confiante accorde à ce qui l'entoure.

Martin jette un coup d'œil autour de lui. A cinquante mètres, une lumière solitaire révèle la présence d'une ferme. D'un seul mouvement, le mécanicien rassemble le petit

CARTE DE VŒUX 3/57 - « Chansons
de neige » - Amérique du Nord

Devant une église couverte de neige, aux vitraux étincelants, des enfants d'Amérique du Nord chantent joyeusement la saison des fêtes, comme des générations d'enfants l'ont fait avant eux. C'est le sujet d'une des 5 cartes de la série « Enfants et Musique », dessinée et offerte par le célèbre artiste Ludwig Bemelmans au Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (UNICEF).



animal dans ses bras. Satisfait, le veau appuie son muflle humide contre la salopette de son protecteur. Sous la paume de Martin, son cœur tout neuf bat à grands coups précipités.

Dans l'étable où luisent faiblement les croupes des vaches, la chaude odeur de la paille enveloppe Martin comme d'un manteau. Contre sa poitrine, il retient un instant le petit veau qui, rendu à son foyer, lutte faiblement pour se dégager. Avec ensemble, les animaux ont tourné vers l'arrivant leurs grands regards placides. Et le mécanicien, qui a déposé au hasard son fardeau dans un des box, reçoit sur la main le grand coup de langue tiède dont la vache, maternelle, gratifie aussitôt l'enfant prodigue.

Appuyé contre la paroi, Martin ne se décide pas à s'en aller. De tous ses sens meurtris, il aspire le silence où montent seuls les souffles légers des bêtes. Il s'émerveille vaguement de ce qu'une étable puisse contenir toute la douceur, toute la tendresse du monde. Et comme le petit veau, rompu par son aventure, déploie soudain sa petite gueule rose en un formidable bâillement, il pense avec soulagement au sommeil végétal où, son train garé, il plongera comme dans une eau calme.

Tout à coup, une légère agitation se manifeste dans l'étable. Les oreilles dressées, les animaux hument l'air. Et presque aussitôt une étonnante commotion ébranle la ferme. Dans le tonnerre souverain de ses moteurs, l'express de Noël déferle comme un grand fleuve sur la campagne endormie.

Martin regagna son train. Au-dessus de la locomotive, une petite étoile se balançait un instant, cligna de l'œil au mécanicien, puis disparut, pressée, derrière la frange bleue des nuages.

C. M.

« Gazette de Lausanne ».

MON BEAU SAPIN

☆☆☆

Mon beau sapin, roi des forêts,
Que j'aime ta parure !
Quand par l'hiver, bois et guérets,
Sont dépouillés de leurs attraits,
Mon beau sapin, roi des forêts,
Tu gardes ta parure.

Toi que Noël planta chez nous,
Au saint Anniversaire,
Joli sapin, comme ils sont doux,
Et tes bonbons, et tes joujoux !
Toi que Noël planta chez nous,
Par les mains de ma Mère !

Mon beau sapin, tes verts sommets,
Et leur fidèle ombrage,
De la foi qui ne ment jamais,
De la Constance et de la Paix,
Mon beau sapin, tes verts sommets
M'offrent la douce image !

Extrait de
« Conseils pour les Jeunes »
de R. SCHMID.